

## **Le pouvoir créateur reflet du Gemeinschaftsgefühl<sup>1</sup>**

Éric BERTHOMME, psychanalyste

« Vous voyez, c'est cela la vie psychique - un mouvement continu qui tend vers le haut » [Manes Sperber p.15-16] L'homme trace au tableau noir, lentement, une ligne de bas en haut. Cet homme qui trace cette ligne de vie c'est Alfred Adler tel qu'il apparaît dans le souvenir de Manes Sperber.

Tendre vers le haut dans un mouvement continu, de l'insécurité vers la sécurité, de l'infériorité vers la supériorité pour atténuer la tension. La vie c'est l'adaptation, l'adaptation est contenue dans toutes les formes de la vie. Pour l'homme s'adapter, c'est d'abord survivre. Le petit d'homme ne peut survivre seul, son immaturité bio-somato-psychique implique dans sa survie, l'autre, la communauté des hommes puis la communauté humaine. « L'évolution de l'homme (dans son historicité) se prolonge dans la complexité du réseau relationnel » [Mormin.G, Viguier.R, Adler et l'Adlérisme, p.5]. Dès lors «La coopération est le seul moyen sans danger pour l'homme de se fortifier et de s'enrichir. » [Ibid. p.5]. L'homme n'a cessé et n'a de cesse de créer une organisation sociale destinée avant tout à lutter efficacement contre l'aspect dangereux du milieu, assurer la sécurité et le développement de l'espèce.

L'enfant dispose d'une force créatrice (libre) après que dans sa prime enfance il se soit donné une ligne dynamique fine censée lui assurer une « sur sécurité ». Ce but final est du registre de la fiction, de l'illusoire, néanmoins il agit comme un aimant drainant ainsi toute la vie psychique dans ce mouvement qui pousse la personne à se surmonter sans cesse, à s'élever. Les facteurs liés à l'hérédité, les expériences, l'éducation...aideront l'enfant à se créer un style de vie unique et original destiné à l'accompagner (avec sécurité) dans la spirale ascensionnelle qu'est la vie : confrontation au milieu, collaboration en vue de « l'amélioration » de la communauté humaine. Le Pouvoir créateur, réservoir incommensurable, sera limité dans son expression (dans son génie) par d'une part, la voie singulière du style de vie prise par l'enfant et d'autre part par le sentiment social ou Gemeinschaftsgefühl.

Chaque fait psychique possède en lui un plan de vie représentant une orientation unique. Le processus créatif est consubstantiel au processus de vie. Il est ce par quoi l'homme advient homme. Il est à l'œuvre non seulement du côté utile de la vie, mais aussi du côté inutile (qui est la tendance opposée au gemeinschaftsgefühl, ce qu'Adler appelle l'intelligence privée) dans la mesure où l'homme est libre face à ses choix ; le choix de la névrose, un style erroné sont aussi des manifestations du pouvoir créateur.

L'esprit créateur de l'enfant s'exprime notamment dans les yeux, dans la façon dont il joue, il revêt la capacité d'imagination, l'opinion sur la vie, se manifeste dans la singularité de chaque individu. Pourtant, ce ne sont pas les faits qui agissent sur nous, mais notre opinion sur eux. « Selon Adler l'important est bien moins ce que quelqu'un a réellement vécu dans son enfance, que la façon dont il a saisi et interprété ce vécu, ainsi que la manière dont il a comparé à d'autres expériences les siennes et celles de ses frères et sœurs, et enfin les conclusions qu'il en a tirées. » [Manes Sperber, p.105]

Dans ce constat « on peut considérer en général comme trauma psychique toute expérience vécue qui blesse l'âme de l'enfant et ébranle son équilibre précaire avec une telle violence qu'il ne sera plus jamais possible de le rétablir durablement sans des interventions appropriées. » [Manès Sperber, p.104] Les tendances compensatrices se comprennent psychologiquement à partir du poids de la

---

<sup>1</sup> In Les Actes de l'Université J.Luquet

situation de détresse. Chaque trouble représente la tentative, de transformer les situations déficientes avec leurs besoins dispersés et leurs angoisses douloureuses en situations moins éprouvantes. Dans la forme de dépassement s'exprime ce qui doit être dépassé : la compensation est toujours la tentative de l'inversion d'une détresse en vertu ou en triomphe, le virement de la passivité de l'objet subissant à l'activité du sujet infligeant la souffrance. » [Mormin.G, Viguier.R, p.91]

« L'enfant » de Jules Vallès est à mon sens une œuvre majeure de la littérature qui se prête assez bien à une lecture Adlérienne. Cette histoire est en partie autobiographique et en partie fictive, c'est en quelque sorte une autofiction. Je laisse le soin à Enrique Vila-Matas, écrivain espagnol, de définir au niveau littéraire ce qu'est une autofiction : « Une seule certitude : l'autofiction est un néologisme inventé par le professeur et romancier français Serge Doubrosky en 1997. Il désigne une variante moderne de l'autobiographie romancée (...) c'est tout ce que je sais sur l'autofiction. Je me rends tout à coup compte en rougissant que je dois demander pardon, parce que je sais quelques autres choses à ce sujet. Vous voyez comment je suis. Sans y songer vraiment, je m'étais déjà mis à faire de l'autofiction. Oui, je sais certaines choses de plus. Je sais, par exemple, ce qu'a exactement dit Doubrosky. Il a dit qu'il y a autofiction quand « l'auteur devient lui-même sujet et chef de son récit ». Et je sais aussi on croit savoir ce qui distingue l'autobiographie de l'autofiction. C'est tout simple, c'est l'autobiographie faisant l'objet d'un soupçon. Celui qui raconte sa vie la transforme en roman et passe la frontière qui le mène vers les domaines de la fabulation. Ce qui veut dire (...) que l'auteur auto invente son autobiographie. Il n'est pas indispensable d'être comme les autres veulent nous voir, mais que l'écriture nous serve à construire notre propre personnalité et notre biographie. Nous pouvons renoncer aux liens chaotiques avec les événements de notre vie et essayer de nous auto créer, de moduler notre propre personnage et notre propre biographie pour l'usage du lecteur, de notre fiancée, de notre épouse ou de notre belle-mère ». [Autofiction. Tout ce qui est prose n'est pas vrai. Le magazine littéraire n°447 Nov. 2005 p.20]

Louis Jules Vallès est né au Puy le 11 juin 1832. Son père, Jean Louis est instituteur à l'institut départemental des jeunes sourds, sa mère Julie Pascal s'occupe du foyer. Les deux parents sont issus du milieu paysan. Le père se destine à être curé, il devient bachelier en 1826 et choisit de devenir enseignant. Quand il rencontre celle qui allait devenir la mère de Jules, celle-ci vient de prendre l'habit des religieuses de St Joseph. Coup de foudre immédiat et selon la formule consacrée, ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants (7 en 8 ans).

Les parents Vallez sont des transplantés, des déracinés du milieu paysan qui vont tout faire pour accéder à une autre classe sociale, la petite bourgeoisie alors en plein essor en ce premier tiers du 19<sup>ème</sup>. Exode rural important vers les villes qui fermera le cortège des ouvriers, des petites gens, des premiers employés des corps constitués de l'état.

Les valeurs d'une classe sociale sont acquises surtout par les représentations qu'on s'en fait, mais aussi par les interprétations, ce qui ne manquera pas parfois de ridiculiser Jules, en croyant bien faire sa mère le couvre de honte et se fait rouler elle-même.

Jules est le 3<sup>ème</sup> enfant de la fratrie. Les deux aînés sont décédés rapidement après leur naissance. Jules est baptisé le jour même de sa naissance, par crainte, sans doute, de mort imminente. Sans doute aussi est-il mis en nourrice chez sa tante Rosalie comme le reste de la fratrie. Après Jules, naît un autre garçon qui décède rapidement. Puis vient une fille, Marie-Louise qui décèdera à l'âge de 24 ans à

l'Asile d'aliénés du Puy en 1859, elle est inscrite au registre des aliénés indigents dangereux c'est à dire à charge de l'état. Encore un garçon, Thomas-Jean-Louis dit Louison qui décèdera dans sa 2<sup>ème</sup> année, puis enfin un dernier enfant, une fille Elsa Joséphine Emma qui ne survivra pas à la 2<sup>ème</sup> année.

Si le statut social d'instituteur et de bachelier est important, la famille Vallez vit dans la misère matérielle. Le père doit rembourser une forte somme d'argent pour payer son remplacement à la conscription. Il traverse une période de chômage et ne survit que grâce aux leçons particulières qu'il peut donner. Jules grandit dans une maison, où aux deuils et à la dépression, succède la misère matérielle, les privations, les économies sur tout. Une chape de plomb semble peser sur le jeune Jules. D'habitude si proluxe dans ses souvenirs d'enfance, Jules Vallès, dans toute sa correspondance, ne mentionnera que deux fois sa sœur Marie-Louise. La première trace la montre à l'âge de 10 ans avec Jules et son père durant un voyage sur la Loire et la seconde trace, dans une lettre à sa mère datée de la fin de la commune alors qu'il s'attend à être fusillé. « Ma chère mère, je vais probablement mourir. Ma dernière pensée est à toi : je t'envoie le baiser suprême, en te faisant deux serments qui te consoleront (...) je te le jure sur la mémoire de ma sœur (...) » [Bellet.R, p.426-427]. La censure portée sur Marie-Louise représente en quelque sorte la tentative de sortir du champ de la conscience, ce qui ne peut s'y inscrire. Marie-Louise ou Louise était une élève brillante, sans doute beaucoup plus brillante que Jules, elle a 13 ans ½ et se trouve en seconde. De constitution fragile, on ne sait presque rien de sa vie, sinon qu'elle sera internée à Nantes à 18 ans, que le père paiera la pension jusqu'en 1857 (année du décès de Jean-Louis Vallez) et qu'elle sera transférée au Puy où vit probablement Madame Vallez. Sans doute une rivalité fraternelle a-t-elle vu le jour, Jules enfant « unique » détrôné par sa sœur. Faut-il voir en Louissette, petit personnage de l'enfant qui meurt assassiné de douleur, une allusion à Louise ? Sans doute, des déplacements ont-ils opéré et il n'est guère possible d'intégrer Louise, la sœur folle, à la fiction de Jules.

Concernant la fratrie, il a été trouvé quinze feuillets calligraphiés, sans titre date qui font probablement référence à Thomas-Jean-Louis l'avant dernier enfant des Vallez. « C'est le soir, on m'a laissé seul à la maison, pas seul non il y a mon petit frère Louison qui est à côté de mon lit dans son berceau (...) Il est venu au monde avec une tache de vin sur la joue, et on dit qu'il vaudrait autant qu'il mourût, que, quand on est pas riche, il ne faut pas avoir d'infirmités (...) on le couche de bonne heure, toujours, on ne le caresse jamais, on lui fait boire des tisanes d'un coup (...) on le cache quand il vient du monde. Il est malade depuis longtemps, le médecin a dit ce matin (...) qu'il ne répondait plus de rien et ce soir, Louison pleure tout le temps sans qu'on soit près de lui (...) Je rentre dans mon lit, j'ai peur, puis je m'endors. Louison ne crie plus. Le lendemain, quand je me réveille, ma mère jette du vinaigre dans la chambre et ouvre grande la fenêtre. Il y a un drap blanc sur le berceau, des voisins causent bas sur l'escalier... » [Saminadayar, p.174-175-176]. Ce texte non inséré à une œuvre, fait référence à la détresse de Jules. D'un côté les parents font ce qui est humainement possible pour Louison, le médecin quand on est dans la misère ça coûte cher ; d'un autre côté à travers le souvenir de Jules, on note comme un refus de s'attacher à cet enfant. Les morts avec les morts, les vivants avec les vivants. Un point aveugle cachant le traumatisme.

L'enfance de Jules Vallès est ainsi coupée. La mort qui vient ravir les frères et sœurs, le manque du juste supérieur au nécessaire car Monsieur Vallez aussitôt remboursé l'emprunt pour la circonscription va tenter par trois fois l'agrégation qu'il obtiendra en 1846. Sachant que les frais

d'inscription coûtent environ 500 francs, et que le salaire net de Monsieur Vallez est de 40 francs mensuel, on sent comment Madame Vallez qui tient les cordons de la bourse, rogne sur tout pour maintenir un train de vie nécessaire à son mari : livres, quelques vêtements et l'entretien du ménage.

Jules va être l'unique objet des soins de Madame Vallès. Elle va l'éduquer pour en faire un monsieur qui sera professeur comme son père. Pour cela, elle ne va pas ménager sa peine, ni ses mains, Jules entre à l'école à 5 ans en 1837, c'est un bon élève. En 1840, à 8 ans il entre en 7<sup>ème</sup> au Collège V de St Etienne où son père est nommé et là c'est le choc. Il va vivre directement la lutte des classes. Son père est surveillant c'est à dire en bas de l'échelle sociale, les professeurs ne manquent pas de critiquer cet homme mal vêtu avec des costumes usagés, qui doit se montrer servile face à l'administration et à la hiérarchie sociale, Jules ressent de l'humiliation pour son père qu'on humilie devant lui et de la honte. Jusqu'à présent Monsieur Vallez n'était guère présent dans la vie de Jules trop occupé à gagner de l'argent. Désormais Jules est un de ses élèves d'où l'intense désillusion sur ce père. A la maison, la tristesse, les épisodes dépressifs de Madame Vallez, l'éducation à la dure (aujourd'hui on dirait les mauvais traitements), au collège le travail scolaire. Les premiers amis, que ce soit dans le voisinage ou au collège vont permettre à Jules de s'évader en douce dans les jeux, les lectures. Dans ses écrits, on note qu'il se compare à d'autres enfants, et trouve les mamans de certains de ses amis, mauvaises car elles ne battent pas leurs enfants et leur donnent des douceurs. Jules en vient à penser qu'il est mauvais. Il dira même que ce n'est pas les coups dont il a souffert mais de se croire pas aimé. Le Puy puis St Etienne sont proches des racines familiales, les oncles, les tantes, les cousins, viennent rompre la monotonie. Vers 7/8 ans Jules veut être ouvrier comme son oncle Joseph, puis rêve devant les garçons de ferme et leur apparente liberté. Il s'évade dans les livres d'aventure lus en cachette : Robinson Crusoé, les aventures du Capitaine Cook...les îles sous les tropiques.

En 1845 son père a une aventure extraconjugale, il demande une mutation pour Nantes. Toute la famille va suivre. Jules va entrer au Lycée à Nantes. C'est toujours un élève brillant. Les revenus de la famille s'améliorent, Monsieur Vallez est admissible à l'agrégation. Madame Vallez fait donner à Jules des cours de maintien. Une bonne, puis une autre, puis encore une autre est engagée.

En 1848, la Révolution gronde à Paris, Jules participe aux journées révolutionnaires à Nantes et manifeste bruyamment en faveur des ouvriers massacrés à Paris. Les parents prennent peur devant l'engagement politique de Jules (16/17 ans) et à la fin de l'année on l'envoie à Paris pour qu'il prépare le concours général et l'entrée à Condorcet.

Il découvre Paris, la liberté, commence à couper le cordon avec sa mère et échoue à ses projets lycéens (concours, bac...) En 1849 il retourne à Nantes, nouvel échec au bac. Il est en conflit avec son père, auquel il reproche son intransigeance.

En 1851, il repart à Paris. C'est ici que s'achève **L'Enfant**.

Le 2 décembre 1851, c'est le coup d'Etat de Louis Napoléon Bonaparte. Louis essaie avec ses amis de résister. Son père fait pression sur lui, Jules finit par rentrer sur Nantes.

Le 31 décembre à la demande de son père il est interné à Nantes. Le médecin de famille note sur le certificat : « L'état de ce jeune homme est par moment si exalté qu'il est à craindre qu'il se porte à des violences soit envers les personnes qui l'entourent, soit envers lui-même ». [Zimmermann, p.121]

Le médecin aliéniste qui le reçoit consigne qu'« il est affecté d'aliénation mentale caractérisée par la croyance à des tourments imaginaires avec des tendances suicides (sic) prononcées et complication

d'une affection organique cérébrale. Cet état exige des soins spéciaux et la séquestration dans une maison d'aliénés » [Zimmermann, p.122] Face au désespoir qui l'assaille Jules se cogne la tête contre les murs, écrira t-il dans sa correspondance. Après 3 mois d'internement, il sort enfin, son état s'est amélioré, le père a t-il cédé à l'assaut par lettres de ses amis restés sur Paris ? Nul ne sait. Par contre l'état mental de Louise s'effondre peu à peu.

En avril 52 il se présente au bac à Poitiers et est reçu enfin et en octobre il s'installe à Paris, son père le finance (40 francs par mois). Jules va connaître la misère et vivoter comme journaliste. Ses premiers achats seront une des tenues commandées chez un tailleur, et le reste non dissipé en repas avec ses amis. Il semble pris entre deux extrêmes, vouloir paraître et être (...dans la misère). Son père a une nouvelle liaison, les parents se séparent.

1857 : mort du père à Nantes. Il publie l'Argent.

1859 : mort de sa sœur.

1864 : initié Franc Maçon.

1870 : participe à la Commune. Il rédige « l'affiche rouge » en 1871.

1871 : exil à Londres.

1872 : mort de la mère.

1876 : commence à rédiger « Vingtras »

1876-1877 : travaille sur **Le Bachelier**.

1879 : sortie de **L'Enfant**.

1885 : le 16 février il décède à Paris, **L'Insurgé**, dernier volume du triptyque sera publié l'année suivante.

**L'Enfant** est l'œuvre de la maturité. Vallès est en exil à Londres. Tous les proches ont disparu, les uns après les autres (la mère 1872, on l'a dit morte de chagrin). Sa fille Marie-Jeanne née en février 75 décède le 2 décembre de la même année. De février à mars, il travaille d'arrache pied, écrire ou mourir de douleur. Longtemps cette œuvre fut portée en lui, puis des vignettes dans des articles et dans certains livres dont **le Roman d'un Tricheur**. Vallès reprend dans **L'Enfant** ce qu'on pourrait appeler la chronique d'une névrose annoncée, je corrige aussitôt, chronique d'une névrose traumatique. Vallès écrit pour ne pas devenir fou (Il a été interné dans sa jeunesse, il a souffert de plusieurs épisodes d'exaltation.). C'est par l'écriture qu'il s'en tire.

Renversant la formule de Wittgenstein « ce dont on ne peut parler, il faut le taire » Jorge Semprun affirme « ce dont on ne peut parler, c'est ce qu'il ne faut pas taire » [p. 88 philosophie magazine]. Chaque cas est un cas d'espèce, un cas particulier. Primo Levi dit, dans l'un de ses livres, qu'il revient à la vie à travers l'écriture... [Il est] donc des expériences où l'écriture a servi à reconstruire la vie, à la prolonger. » [p 88]. Ce n'est pas un hasard si le style que prend Vallès pour affronter sa fiction ressemble à un découpage sous forme de flashes ou sont associées : vision et confusion, sensation et douleur. C'est une auto analyse lucide, qui emprunte souvent la voie de l'ironie, du détachement apparent pour ne pas trop réveiller les plaies à vif. **L'Enfant** est d'abord un roman pour lui, Jules, et aussi une œuvre créatrice qui répare le *gemeinschaftsgefühl* et lui donne une nouvelle impulsion.

### **1 l'intégration de la constellation familiale par Jules Vallès.**

Mon histoire ou presque mon histoire.

« Mon père est le fils d'un paysan qui a eu de l'orgueil et a voulu que son fils étudiât pour être prêtre (...) on l'a envoyé au séminaire. Mon père celui qui devait être mon père- n'y est pas resté, a voulu être bachelier, arriver aux honneurs, et s'est installé dans une petite chambre (...) d'où il sort le jour pour donner quelques leçons à dix sous de l'heure, et où il rentre le soir, pour faire la cour à une paysanne qui sera ma mère (...) on dit adieu à l'église ; on s'aime, on s'accorde, on s'épouse ! On est aussi au plus mal avec les pères et mères à qui l'on fait des sommations pour arriver à ce mariage de la débîne et de la misère. »

Le ton est donné, nous sommes d'emblée dans le registre de la transgression : quitter l'immuable de la terre pour s'élever vers le spirituel puis retomber dans le matériel en recherchant les honneurs. On se brouille avec les parents, dont l'oncle curé qui a encouragé son petit neveu à devenir prêtre. On est ainsi parjure à la parole donnée envers l'église dont on sait quel est le poids à cette époque non seulement dans la famille Vingtras/Vallès, mais aussi dans la société. L'église intervient à tous les moments de la vie sociale, de la naissance à la mort à travers les sacrements, l'étayage moral, l'élévation spirituelle et le secours.

« Je suis le premier enfant de cette union bénie- je viens au monde dans un lit de vieux bois qui a des punaises de village et des puces de séminaire. » [p 31]

Ici on peut noter un télescopage entre Jules et Jacques, dans le roman pas de trace d'une quelconque fratrie. Jacques se place en premier enfant (viable), seul et unique. « Je suis » représente la surcompensation de la capacité à triompher de la mort et de vaincre ainsi la malédiction du départ. L'union bénie est à entendre au sein du couple antithétique béni\maudit. Maudite puisque tous meurent. Et Jacques est en sursis entre mort et folie. Bénie aussi puisque c'est cette union qui l'a fait naître Le lit de vieux bois renseigne sur l'origine séculaire des familles. Les puces sont du côté de la mère, c'est elle qui vient piquer le père. Les punaises sont du côté du père, religion et religiosité ont envahi la famille Vingtras.

« A la maison on ne rit jamais ; ma mère bougonne toujours (...) je ne me rappelle pas avoir vu une fleur à la maison » [p 30]

Et pour cause, entre les grossesses et les deuils successifs que Jules à évacués de son texte, Jacques est plongé dans un climat d'austérité et de morosité où tout ce qui peut évoquer la vie est banni.. L'importance est que Jules\Jacques ait la capacité à résister, à défier cette mort.Très tôt le petit Jacques va découvrir dans le monde environnant, des voisins, de la parentèle, des alliés : « je trouve des pères qui pleurent, des mères qui rient » [p 107]. Ce qui ne manque pas d'attirer la comparaison entre son sort et celui de certains de ses camarades, alors Jacques échafaude des théories ». C'est aussi que mon père est un professeur, un homme du monde, c'est que ma mère est une mère courageuse et ferme qui veut m'élever comme il faut. »

## **2 Education.**

Quelle est la nature du lien que Jules pose avec sa mère ? On suppose qu'il trouve des excuses dans l'emprise sociétale, enfermé qu'il est.

Bien plus que des principes éducatifs, ce qui fait sens c'est la qualité des liens de Jules à sa mère, et tout ce qui fait lien de Jules à sa mère s'inscrit dans des principes éducatifs.

« Ma mère me fait donner de l'éducation, elle ne veut pas que je sois un campagnard comme elle. » [p 75]

Toute l'éducation que Jacques reçoit va dans un seul sens.  
veut que son Jacques soit un monsieur. »

« Ma mère

Oh Jacques unique objet de mon amour, mon fils, mon héros, ma chose ». J'ai décliné en plusieurs principes éducatifs la théorie de madame Vallès/ Vingtras

- Le premier principe. « Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants. » [p 27]

Et son application au pied de la lettre va donner : « Elle me fouette tous les matins. » [p 27]. Malgré la crudité de la formule, la sauvagerie de l'annonce pourrait banaliser l'intentionnalité de la mère, tant l'on sait la condition de l'enfant en ce 19<sup>ème</sup> siècle, hors des « droits de l'enfant ». L'enfant appartient à sa famille, à son patron, au même rang que l'argent et les meubles. Cependant les paroles de Jacques dénotent la volonté maternelle de détruire toute velléité de vie et tout germe de devenir. L'enfant apparaît des lors comme le lieu d'accomplissement des désirs maternels. A travers lui c'est la petite fille brimée qu'elle répare.

« On me fait apprendre à lire dans un livre où il y a écrit en grosses lettres, qu'il faut obéir à ses pères et mères : ma mère a bien fait de me battre ». Jacques entre dans sa sixième année, il affirme son style de vie à travers le filtre de son schéma aperceptif lui aussi sous emprise des aperceptions (tendancieuses) de la mère.

- Le second principe. A vaincre sans combat, on n'est pas victorieux.

« Dès que je pus manger du hachis aux oignons sans être malade, elle m'en fit plus : à quoi bon...Il suffisait que sa méthode eut triomphé,- et plus tard, dans la vie, quand une difficulté se levait devant moi, elle disait. Jacques ? Souviens-toi du hachis aux oignons. Pendant cinq ans tu l'as vomi et au bout de cinq ans tu pouvais le garder. Souviens-toi Jacques ! ».

Nous sommes au delà de principes éducatifs rigides et bien dans le registre de la cruauté et du sadisme.

- Le troisième principe. L'enveloppe. « moi d'abord, je veux que mon enfant soi bien mis. »

Les vêtements que porte Jacques sont souvent des vêtements retailés dans ceux du père. Parfois des costumes « exotiques », avec des tissus aux couleurs criardes ou des vêtements stricts, de couleur noire, dans du tissus épais et rigide qui en caparaçonnent Jacques.

« Comment habillera-t-elle son Jacques ? Il faut qu'il brille, qu'on le remarque- on est pauvre mais on a du goût. » [p 61]. Et quel goût ! Jacques se sent humilié dans le regard des autres, ridicule dans ces vêtements issus de l'imagination de sa mère. Il est tellement raide et gauche qu'on dirait un automate.

« Ma mère me contemple avec plus de pitié que de colère. Tu n'es pas fait pour porter la toilette, mon pauvre garçon. »

Jules Vallès, dans sa tentative pour rompre l'emprise aura toujours des notes de tailleurs astronomiques, au regard de ses appointements.

Madame Vingtras ne cherche pas à humilier forcément Jacques, elle donne le meilleur d'elle-même : le goût ». Ma mère !...hum...ma mère !...Elle a une robe raisin avec une ceinture jaune ; aux poignets des nœuds jaunes aussi, un peu bouffants, comme des nœuds de paille à la queue troussée d'un cheval. Rien que ça comme toilette. Etre simple c'est sa devise. » .

- Le quatrième principe. « La propreté avant tout mon garçon ! » [p 130]

Pour Jacques la toilette devient le moment où le corps est objectifié, lavé, récuré, astiqué, poncé. « On me nettoyait hebdomadairement à la maison. Tous les dimanches matin j'avais l'air d'un veau. Il me manquait un citron entre les dents, et du persil dans les narines. » [p 129]

Et puis il y a la grande toilette : « Le bain -ma mère en avait fait un supplice- Heureusement elle ne m'emmenait avec elle, pour me récurer à fond, que tous les trois mois. Elle me frottait à outrance, me faisait avaler (...) de la soude et du suif (...) elle m'en fourrait partout, les yeux m'en piquaient pendant une semaine, et ma bouche en bavait (...) j'ai bien détesté la propreté, grâce à ce savon de Marseille. » [p 129]. On pointe l'obsessionnalité matérielle, le besoin de pureté. « Etre propre et se tenir droit, tout est là. Ma mère veut que je me tienne droit. Personne n'a encore été bossu dans notre famille, ce n'est pas toi qui vas commencer, j'espère ? Elle dit cela d'un ton de menace, et si j'avais l'intention d'être bossu, elle m'en ôterait du coup l'envie. » [p 130]

- Le cinquième principe. Prendre soin de soi et ne pas se rompre le cou.

Jacques ne peut expérimenter son corps, éprouver son habileté, favoriser sa souplesse, s'assurer une aisance et une confiance corporelle car il peut se rompre les reins. « Et je me demande tout bas si ces parents qui laissent ainsi leurs enfants jouer à ces jeux -là ne sont pas tout simplement des gens qui veulent que leurs enfants se tuent. Des assassins sans courage ! Des monstres ! Qui n'osant pas noyer leurs petits, les envoient au trapèze- et à la balançoire ». [p 56] « Tous les jeux me sont interdits. Je ne puis jouer aux barres, sauter, courir, me battre. Je rampe seul (...) inutile. » [p 60].

On voit apparaître ici les injonctions phobiques maternelles. Le contrôle maternel s'exerce sur ce corps qui se gauchit, qui se débilise.

- Le sixième principe éducatif. Aux autres, de te mélanger tu éviteras.

« Il y avait longtemps que ma mère était jalouse et honteuse ; elle souffrait de me voir traîner dans un monde de cordonnier (...) » [p112]. A l'occasion de jeux entre bandes rivales, Jacques se casse un bras comme le maladroit qu'il est.

« Je ne veux pas le battre, reprit ma mère, mais comme je sais qu'il se plait bien avec vos fils, je l'empêcherai de les voir ; ce sera une bonne correction (...) je ne sais pourquoi je me souviens avec une particulière amertume du chagrin que j'eus ce jour là. Il me semble que ma mère commettait une cruauté, était méchante ; » [p 114] « Hélas ! je ne vais plus vivre mais me traîner » [p 60] Me traîner... c'est l'éprouvé du *gemeinshftsgefühl* qui fait réagir l'enfant.

Jacques emploie bien souvent l'ironie pour atténuer l'impact déstructurant des interventions maternelles qui le renvoient à son infériorité et à l'incapacité temporaire de pouvoir la dépasser.

L'instrumentalisation de cet enfant (qui n'est même pas encore advenu enfant), l'instrumentalisation de la progéniture souligne la dimension du complexe maternel, la volonté de détruire de réduire à un corps ce quelle a mis bas au monde.

### **3 Les premiers souvenirs.**

**L'enfant** s'ouvre sur recherche de sensations, de contacts tactiles, de sensorialité, de chaleur humaine, une quête de sens pathétique

« Ai-je été nourri par ma mère ? Est-ce une paysanne qui m'a donné son lait ? Quelque soit le sein que j'ai mordu, je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais petit ; je n'ai pas été dorloté, tapoté, baisotté, j'ai été beaucoup fouetté. Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants, et elle me fouette tous les matins ; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre



heures. Mademoiselle Balandreau m'y met du suif. » [ p 27] . « Mon premier souvenir date donc d'une fessée. Mon second est plein d'étonnement et de larmes. » [p 28]. « Mon père a un couteau à la main et taille un morceau de sapin(...) Il me fait un chariot avec des languettes de bois frais(...) j'attends tout ému et les yeux grands ouverts, quand mon père pousse un cri et lève la main pleine de sang (...) je m'avance vers lui ; un coup violent m'arrête, c'est ma mère qui me l'a donné, l'écume aux lèvres, les poings crispés .C'est ta faute si ton père s'est fait mal ! (...) Je puis avoir cinq ans et me crois un parricide (...) Est-ce que je n'aurais pas mieux aimé saigner, moi, et qu'il n'eut point mal ? (...) C'est que maman aime tant mon père ! Voilà pourquoi elle s'est emportée...Ma mère a bien fait de me battre. » [p 28/29]

Ce premier souvenir lui fait supporter le poids de la culpabilité. Il parle de la fessée et il n'y en a pas. L'enfant est traumatisé, l'altruisme du père ne peut aller au bout, la mère interdit toute velléité bonne d'intention - toute la culpabilité est là.

« Quels souvenirs ai-je encore de ma vie de petit enfant ? Je me rappelle que, devant la fenêtre, les oiseaux viennent l'hiver picorer dans la neige (...) qu'au fond de la cave un des locataires engraisse des dindes. On me laisse pétrir des boulettes de son mouillé avec lesquelles on les bourre, et elles étouffent. Ma grande joie est de les voir suffoquer, devenir bleues. Il paraît que j'aime le bleu.

Ma mère apparaît souvent pour me prendre par les oreilles et me calotter. C'est pour mon bien ; aussi plus elle m'arrache de cheveux, plus elle me donne de taloches, et plus je suis persuadé qu'elle est une bonne mère et que je suis un enfant ingrat. » [p 33 /34]

Le second souvenir vient en quelque sorte corroborer le premier souvenir. Jules/Jacques ne peut être qu'un criminel sadique, ce qui interroge sur la nature du lien enfant/mère. Il y a là quelque chose de sadique et de masochique.

Adler insiste sur le fait que pour préserver son sentiment de personnalité, l'enfant est parfois amené à chercher à se dégager de sa responsabilité ou tout du moins à en atténuer la portée. Il utilise des « Kunstgriff » (des arrangements) , terme que Manès Sperber définit ainsi : « Kunstgriff est un mot clef de la psychologie Adlérienne en tant quelle vise a faire tomber les masques, un autre mot clef qui se réfère à des faits beaucoup plus complexes est le mot français « arrangement névrotique. » [M Sperber p94]. Cette création vise en « changeant l'extérieur » à reconstruire une néo-réalité. Ainsi l'enfant peut changer la réalité de son vécu en minorant ou en l'exagérant, pour laisser venir à lui un sentiment de culpabilité afin de justifier, Adler dit, « la prudence » face à la vie. Ces arrangements peuvent se comprendre sur une ligne qui irait de : petit arrangement à mensonge vital

#### **4 Choix de métiers.**

Jacques envisagera devant la liberté apparente des garçons vachers de devenir garçon de ferme. La vie au grand air, la vie simple, sans contraintes sont une attirance pour lui, confiné qu'il est dans la maison à tourner le vers latin ou grec. Vers 16/17 ans il voudra être ouvrier comme tous les gens bons et charitables qu'il à rencontrés. « Je veux être ouvrier. Ma mère est devenue pâle. Oui, je veux entrer dans une usine, je veux être d'un atelier, je porterai les caisses, je mettrai les volets, je balaierei la place, mais j'apprendrai un métier. (...)

Tu veux désespérer ton père, malheureux ! » [p 302]

« Je sens que je serai malheureux toujours avec vous, tant que vous pourrez me dire que je vous coûte un sou...) Voilà ce que je pense ma mère- j'ai à vous dire une autre chose encore ;-malgré moi je me

souviens des jours, où, tout enfant, j'ai souffert de votre colère. Il me pousse parfois des bouffées de rancune, et je ne serai content, voulez vous le savoir, que le jour où je serai loin de vous ! » [p 302]. Devant la déconfiture maternelle Jacques, hésite, avance, recule, effrayé par sa propre volonté de puissance.

« Il y avait sur ce masque de paysanne toute la poésie de la douleur ; elle était blanche comme une grande dame, avec des larmes comme des perles dans les yeux (...) Je n'ai point à te pardonner...J'ai à te demander seulement, vois-tu de ne plus me dire de ces mots durs (...) surtout si je les ai mérités, mon enfant... Jacques ? Est-ce que tu veux nous accorder cette grâce d'aller encore au collège ? Oui mère. Je ne l'appelai plus que « mère » à partir de ce jour jusqu'à sa mort. Ah ! Tu me fais plaisir ! (...) J'aurais tant souffert de voir qu'après avoir fait toutes tes classes tu t'arrêtas avant la fin. C'est pour ton père que ça me faisait de la peine. Tu le contenteras, tu seras bachelier, et après...Après tu feras ce que tu voudras...puisque tu serais malheureux de faire ce que nous voulons. » [p 309]. La recherche de Jacques révèle l'intense complexe d'infériorité. La compensation ne peut se mettre en place. Ce qui apparaît des lors, c'est l'expansion de sa protestation virile en s'opposant aux visées de la mère et en faisant un pied de nez au père. Plus tard dans **Le bachelier**, Jacques cherchera à gagner sa vie, tenté par les odeurs d'encre et de papier, il évoquera l'ouvrier typographe : « L'imprimeur m'a répondu : Il fallait venir à douze ans. J'étais au baignoire du collège ! Je tournais la roue du latin. Encore une raison que je ne vous prenne pas ! Par ce temps de révolution, nous n'aimons pas les déclassés qui sautent du collège dans l'atelier. Ils gâtent les autres. »

## 5 Les relations sociales.

### • Du côté maternel.

- Les cousines : « Ma cousine Henriette (...) une cousine à moi qui sert de bonne dans la maison pauvre. » [p 28] « La pauvre cousine Marianne ! On en fit une domestique Les cousines. » Ma cousine Henriette [p 89] (...) Une cousine à moi qui sert de bonne qu'on maltraitait comme moi- moins les coups » [p194]

Enfin, il y a « ma cousine Appolonnie ; on l'appelle la Pologne » [p 42]. Elle vient souvent à la maison quand elle va au marché avec sa mère, Tatan Mariou. Parfois elle reste coucher à la maison pour être de bonheur à son étal et vendre les produits de la ferme. « Je la dévore des yeux quand elle se déshabille- je ne sais pourquoi- je me sens tout chose en la regardant retenir avec ses dents et relevant su son épaule ronde sa chemise qui dégringole. » La valeur des gens au sein du système de parenté s'érige sous l'empreinte de l'emprise maternelle. Le mouvement psychique qui se dessine est toujours bipolaire : ce que j'assimile est comme moi dans le registre de l'infériorité. Ce qui n'est pas assimilable, non conforme à mon opinion du monde, devient hostile et je tente de le soumettre à la loi de mon désir.

- les oncles et tantes : la tante Rosalie, « elle est l'homme dans son ménage ; son mari, mon oncle Jean, ne compte pas ; » [p.35].

Par contre, le mari de Tatan Mariou « lui, est bien un bouvier ! Un beau laboureur blond, cinq pieds, sept pouces. » [p. 35 et 36].

Enfin, il y a « mon oncle Joseph, mon tonton comme je dis, [c'] est un paysan qui s'est fait ouvrier. Il a vingt-cinq ans et il est fort comme un bœuf. » [p. 39]. Cet oncle initie en partie

Jacques/Jules à la relation à l'autre. Le *gemeinschaftsgefühl* erroné pourrait reprendre en partie un développement harmonieux, mais Jacques ne peut renoncer à sa toutipotence et va tenter de séduire la promise de Joseph. « L'aimait-elle vraiment ? Je ne puis aujourd'hui répondre à cette question...Mais alors, au moment où Mademoiselle Céline se maria, j'étais aveuglé par la passion. J'étais déjà grand, dix ans, c'est ce que je lui disais : n'épouse pas mon oncle Joseph ! Dans quelques temps, je serai un homme. » Jacques en vient à être confusionné au niveau des âges car Jules n'a que huit ans dans la réalité. Les premiers élans amoureux signent la quête de son identité sexuelle. Ce sont des éléments qui participent également au désir de se détacher de l'emprise maternelle.

- **Du côté paternel**

Il n'y a plus de place pour le père, jusqu'à présent il n'a pas accès à son fils et son fils n'a pas accès à lui. Tout d'abord on trouve le grand-oncle, le curé de Chaudeyrolles, chez qui Jacques va en vacances l'été et qui le destine à être son héritier. L'héritage promis a sauté la génération paternelle.

Et puis « deux tantes du côté de mon père. – Ma tante Milie est muette, -avec cela bavarde, bavarde ! (...) [et] grand-tante Agnès –on l'appelle la béate (...) Ma mère cherche une définition et n'en trouve pas ; elle parle de consécration à la Vierge, de vœux d'innocence. » [p. 36-37].

La branche paternelle est placée sous le registre du religieux, de la religiosité et de la stérilité.

- Jacques parle aussi des relations de voisinage, des enfants avec lesquels il joue. Sous des aspects tentants, le monde reste profondément hostile. Jacques se cassera le bras dès qu'il quittera l'univers familial. Mais ses tentatives, si elles restent vouées à l'échec, n'en resteront pas moins des repères sur lesquels il pourra s'appuyer le moment venu.

Dans les relations de la famille, le père, jusque là en retrait, va réapparaître (quel hasard !) à la puberté de Jacques. « Une voisine, est devenue l'amie de la maison (...) Monsieur Brignolin est rarement là ; c'est un savant. Il est associé dans une fabrique de produits chimiques, et, il a inventé des tas de choses qui font bouillir ses fourneaux et sa marmite : il est toujours dans les cornues, et j'ai remarqué que l'on riait quand on disait ce mot-là. » [p. 173]. Le drame se noue et un soir Jacques est réveillé par des bruits, il accourt. « Je me penche sur ma mère évanouie ; j'inonde sa face de mes larmes. C'est bon, il paraît, les larmes d'enfant qui tombent sur le front des mères. » [p. 185]. A partir de ce jour-là Madame Vingtras ne battra plus son fils et s'interposera entre fils et époux. « Mon père, depuis ce jour-là (est-ce la fièvre ou le remord, la honte ou le respect ?) mon père a changé pour moi (...) mon père a besoin de rejeter sur quelqu'un sa peine et il fait passer sur moi son chagrin, sa colère. Ma mère m'a lâché, mon père m'empoigne. » [p. 139]. Ce qui est présent dans l'enfance est également dans l'adolescence nous dit en substance Adler. Jacques/Jules réussit à conquérir sa mère, c'est lui qui devient humain, le sens social prend acte. Comme par miracle l'emprise maternelle se défait, dès lors il va être en mesure de conquérir le père. Mais il ne connaît qu'une seule méthode sado-masochiste. Devant se confronter au père, il utilise cette méthode qui a valeur de séduction, il recherche la punition, il est en quête de corps à corps avec son père. Puis brusquement les coups s'arrêtent et Jacques va sombrer peu à peu dans des affects dépressifs vers treize ans « Je me sens des envies de pleurer ! On ne me bat plus. C'est peut-être pour ça. J'étais habitué à la souffrance ou la colère, -je vivais toujours avec un peu de fièvre. » [p. 221]. La position sadomasochiste est abandonnée pour une attitude plus passive. Jacques se laisse séduire par une mère d'élèves. Après bien des péripéties,

**L'Enfant** s'achève. Jacques lave l'honneur du père en se battant en duel pour lui. Il peut ainsi partir pour Paris le devoir accompli et les dettes honorées.

Peut-on guérir de son enfance ?

**L'Enfant** est une fiction autobiographique, il fait trace, c'est une trace pour ne pas oublier, pour ne pas s'oublier, une trace entre la folie et la mort, c'est aussi une délivrance.

La naissance, amputation de l'enfant à la mère, amputation de la mère à l'enfant, est aussi pour Jules une amputation du patronyme : on a coupé le Z de Vallez, Z de zéro à Zorro, on a laissé en héritage le S, S de solitude à sens social, sentiment communautaire.

L'amputation révèle l'absence, l'absence appelle le pouvoir créateur. L'écriture, l'œuvre artistique sont des processus créatifs qui interpellent un haut niveau de *gemeinschaftsgefühl*. Le pouvoir créateur participe à l'enracinement du *dasein*, l'être là, il est ces racinelles qui permettent la substantification. La psychanalyse adlérienne est bien du côté de l'être qu'au quotidien nous pouvons traduire par « je suis » et qui veut dire en réalité « on est ».